

Ciné-Bulles

Antiplatonicien / *The End of Time* de Peter Mettler, Canada–Suisse, 2012, 109 min

Luc Laporte-Rainville

Volume 31, numéro 1, hiver 2013

URI : id.erudit.org/iderudit/68166ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laporte-Rainville, L. (2013). Antiplatonicien / *The End of Time* de Peter Mettler, Canada–Suisse, 2012, 109 min. *Ciné-Bulles*, 31(1), 36–37.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Antiplatonicien

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Directeur photo habile — il a entre autres contribué au film **Next of Kin** d'Atom Egoyan en 1984 —, Peter Mettler (**Picture of Light**, 1994) est aussi un cinéaste fascinant dont les longs métrages se situent à mi-chemin entre les essais poétiques de Chris Marker et de Godfrey Reggio. Fictionnel ou non, son cinéma s'aventure à la lisière de l'art expérimental, offrant au spectateur des moments ineffables. Sa dernière réalisation, le documentaire **The End of Time**, en est un cas exemplaire, alors qu'il tente d'y déchiffrer une problématique des plus complexes : qu'est-ce que le temps?

D'entrée de jeu, le ton est donné. Un océan de nuages se meut en bas d'une montagne. Le soleil pointe à l'horizon et illumine ce tableau lyrique, symbole d'une nature grandiose. C'est alors qu'une *voice over* — celle du cinéaste — se

fait entendre : « Au commencement, il n'y avait pas de nom. Aucun nom ne décrivait les choses; c'est nous qui les avons nommées. » Dès lors, on sent que la quête sera abordée sous un angle existentiel. Car si l'homme a créé les mots, c'est qu'il a sans doute créé le temps (ou du moins des conceptions connexes à ce dernier).

Il n'en faut pas plus pour que Mettler se rende au CERN (centre mondial de recherche nucléaire en Suisse) afin d'y rencontrer des scientifiques pouvant nourrir sa réflexion. L'un d'eux y va d'ailleurs d'éclaircissements plutôt rationnels : « Le temps, selon moi, est partie intégrante de l'espace. » On ne saurait, en ce sens, le dissocier des autres éléments qui rendent possibles les réalités matérielles (exemple : les atomes). Partant de ce constat, Mettler étaye son discours. Non

seulement l'existence humaine s'impose pour envisager la question du temps, mais encore faut-il la lier à des situations géographiques qui dépassent, en importance, l'époque à laquelle on vit. En clair, il ne s'agit pas de se demander « quand », mais « où » lorsqu'on cogite sur la notion de temporalité.

Le documentaire atteint alors sa vitesse de croisière, entremêlant différentes scènes captées un peu partout sur le globe. Chaque lieu témoigne d'une perception singulière du temps; chaque lieu démontre à quel point la vie est un agglomérat de manifestations temporelles. Ainsi, les séquences tournées à Hawaï offrent une vision totalement différente de celles qui émanent des laboratoires modernes du CERN. De la roche volcanique à perte de vue, de la lave en fusion qui coule paresseusement sur un sol

charbonneux... On jurerait être témoin d'un âge révolu, tandis que la Terre redevient, l'instant d'un souffle, le berceau exclusif des matières rocheuses. En résulte un monde ancien où des plans fixes épousent les coulées tranquilles des volcans hawaïens. Une sorte d'engourdissement opposé à la caméra mobile qu'utilise Mettler pour dynamiser les segments tournés avec les scientifiques — faisant ainsi écho à la vitesse évolutive qui caractérise les objets technologiques de la modernité.

S'ajoute à ce travail formel des conceptions éminemment personnelles du temps; des philosophies individuelles qui complexifient la réflexion du réalisateur jusqu'à atteindre des cimes de vertige. Par exemple, une femme de Détroit perçoit le temps comme une manifestation cyclique dans laquelle toute finalité est impossible. Tout est prétexte à recommencement... même la mort qui n'est, pour elle, que le début d'une autre vie. Un point de vue spirituel qui fait écho aux paroles d'un bouddhiste de Bodh-Gaya, site de pèlerinage indien: « Tout commencement est un problème. S'il n'y en a pas, tout va bien. » Une manière autre de mettre en exergue la circularité du temps, complexifiant d'emblée cette quête de l'indicible.

Il est certain que l'ensemble ne forme pas un tout linéaire. Le film répond à la logique intuitive de Mettler pour qui images et témoignages sont autant de syntagmes utiles à l'écriture d'un récit fragmenté. **The End of Time** est une envolée poétique singulière qui recherche la multiplicité des idées, le choc visuel. En cela, l'approche du cinéaste est foncièrement antiplatonicienne. Dans son livre *La Crise du sens* (2006), Jean-François Mattéi soutient que Platon est à l'origine d'une pensée qui a fait ses choux gras auprès des modernistes: le temps comme « image mobile de l'éternité immobile ». En bref, tout événement se succède sur une ligne temporelle forgée à même l'éternel vide. Le temps est l'accumulation des faits et gestes de l'humanité; il n'existe, chez l'homme, que pour atteindre une finalité (peu importe laquelle).

Or, Mettler n'a que faire de cette démarche philosophique. Son film est ouvert, polysémique. Il est le croisement d'une multitude de points de vue et de lieux. Une œuvre d'art dont les images, enregistrées en pleine nature, recèlent un mystère indéfinissable. C'est en cela que son titre est annonciateur d'une cinglante ironie: « la fin du temps » est impossible, car les significations d'un tel concept sont

infinies. L'expérience du spectateur est celle d'un individu qui ne saurait mettre un terme à ses cogitations une fois le long métrage terminé. Trop d'idées, de lieux, de gens... Il poursuit le film hors de la salle, repensant activement à tout ce qui a été dit et montré. La non-finalité qui en découle provoque le surgissement d'un art antiplatonicien, dans la mesure où la narration éclatée du cinéaste ébranle les certitudes spectatorielles. Qu'est-ce que le temps? Répondre à cette question, c'est accepter l'indéfinissable... ▀



Canada-Suisse / 2012 / 109 min

RÉAL. ET IMAGE Peter Mettler **SCÉN.** Peter Mettler et Alexandra Rockingham Gill **SON** Steve Richman, Mich Gerber et Dominik Fricker **MUS.** Gabriel Scotti et Vincent Hänni **MONT.** Peter Mettler et Roland Schlimme **PROD.** Brigitte Hofer, Gerry Flahive, Cornelia Seitler et Ingrid Veninger **DIST.** Métropole Films

